

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 SEPTEMBRE 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—L.-P. Brédour, M.P.—Poésie : Hommage à mon père, par J.-T.-O. Saucier.—Les députés de Saint-Maurice, par F. L.-Desaulniers.—La roche aux fleurs (légende), Jeanne Rival.—La voix des choses (avec gravure), par H. Mignot.—Chronique européenne, par Rodolphe Brnnet.—Carnet du *Monde Illustré*.—Saint-Prosper, par P.-G. Roy.—Conseils pratiques.—Poésie : Un soir sur la grève, par A. L.—Notes d'histoire naturelle.—Primes du mois d'août.—Nouvelles à la main—Choses et autres—Le feu de Dames.—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES.—Portrait de M. L.-P. Brodeur, vice-président de la Chambre des Communes du Canada.—Hochelaga : Le couvent des Révds Sœurs du St-Nom de Jésus.—Portraits des députés du comté de Saint-Maurice de 1792 à 1896.—Le camp d'un étudiant en médecine à l'Isle Cadieux, Vaudreuil (douze vues).—Groupe canadiens à Paris : MM. Hector Fabre, C.-A. Provost, E. Roy, C.-O. Samson, Paul Fabre, R. Brunet, J.-A. Saint-Denis, H. Lasnier, A. Rousseau, A.-F. Mercier, Ls Gauthier, L. Larose, A. LeSage, N. Guillet, J.-E. Dubé.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

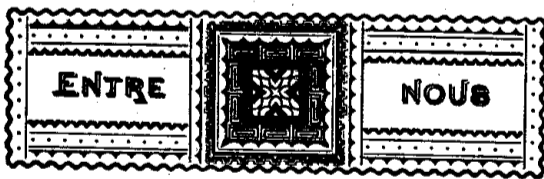
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



ICI que les vaches—les vaches belges—vont porter à l'aventure des boucles d'oreilles.

Et ne croyez pas à une fantaisie, à une idée carnavalesque, non, non, c'est par ordre du gouvernement que, dès leur jeune âge, à trois ou quatre ans, les oreilles des veaux et génisses seront percées pour recevoir cet ornement obligatoire.

Le gouvernement a pris cette mesure afin de prévenir la fraude des importateurs qui introduisent en Belgique des animaux atteints de tuberculose dont lui, le gouvernement, est tenu de rembourser la valeur s'il les fait abattre comme dangereux pour la santé publique, ainsi que cela se passe en France.

Ce moyen de combattre la fraude a peut-être des

chances de réussite, à condition, toutefois, que les autres pays, sous le prétexte de prendre une précaution analogue, n'ordonnent aussi de mettre des boucles d'oreilles à tous les veaux de son territoire, mais d'un autre modèle, auquel cas il serait très facile aux importateurs de changer les appendices auriculaires des animaux à leur arrivée.

De reste, les fraudeurs trouvent toujours un moyen de se moquer des lois les plus sévères.

Il y aurait un volume très intéressant à faire sur les moyens employés par les contrebandiers de tous les pays.

\*\*\* Une des anecdotes les plus curieuses que j'ai entendu raconter à ce sujet est la suivante :

Dans un compartiment de seconde classe—vous savez que les chars des chemins de fer d'Europe ne ressemblent pas du tout aux nôtres et qu'on y est parqué dans des sortes de cages dont on ne peut sortir. Dans un de ces compartiments, dis-je, d'un train allant de Belgique en France, se trouvaient une jeune fille et un gros monsieur, décoré, à l'air très digne et fort imposant.

La jeune fille ne semblait pas à l'aise et sa gêne paraissait augmenter à mesure que le train se rapprochait de la frontière de France.

—Vous semblez inquiète, mon enfant, dit le gros monsieur, d'un ton tout paternel.

—Mon Dieu, monsieur, non... non...

—Mais, votre malaise est évident. Voyons, contez-moi votre gros chagrin ; je ferai tout ce que je pourrai pour l'adoucir, si cela est possible.

—Eh bien, monsieur... Je vais vous dire le sujet de mon inquiétude. Vous avez l'air bon, j'ai confiance en vous.

—Parlez, mon enfant.

—Voici : On arrive à la frontière... Or, j'ai sur moi des dentelles que je voudrais passer en contrebande. Si vous voulez me rendre un service ?...

Et la voix était si suppliante que le gros monsieur parut attendri.

—Un service ? Certainement ; en quoi consiste-t-il ?

—Il s'agirait de dire que je suis votre parente, votre servante, si vous voulez. Et certainement, les douaniers n'auront pas de soupçon, en sachant que vous m'accompagnez, vous un monsieur si respectable...

—Soyez tranquille, mademoiselle, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Votre confiance est bien placée.

—Oh, merci, merci.—Ma mère est vieille et malade et c'est pour gagner une centaine de francs que je risque cette aventure.

Quelques minutes après, on arrivait à la frontière où une nuée de douaniers français, soupçonneux et à l'œil exercé, examinaient les physionomies des voyageurs.

—Vous n'avez rien à déclarer, mademoiselle ? demanda un vieux, à l'air très peu commode, en même temps qu'il saluait le gros voyageur dont la mine hautaine et la boutonnière ornée d'une rosette rouge, lui en imposait.

—Non... Non... J'accompagne monsieur.

—Moi, fit d'une voix dédaigneuse, le compagnon de voyage de la jeune fille, c'est trop fort—brigadier, je ne la connais pas du tout, mais je sais qu'elle a sur elle des dentelles qu'elle veut passer en fraude, toujours, ajouta-t-il, d'un air sévère, ne me l'avez-vous pas dit vous-même tout à l'heure ?

La pauvre enfant ne pouvait nier. On la fouilla et le corps du délit fut vite trouvé.

L'étranger intercédait pour qu'on lui laissât continuer son voyage, les dentelles étant confisquées bien entendu et ce fut en pleurant qu'elle regagna sa place dans le train.

La chose étant ainsi réglée, grâce à l'intervention étrange du voyageur, la porte du char allait se fermer quand le gros monsieur remonta à son tour et vint reprendre sa place.

Le train continua sa route, mais la jeune voyageuse en le voyant, ne put contenir son indignation :

—Oh ! c'est infâme, ce que vous venez de faire.

Quel être êtes-vous donc, qui vous jouez ainsi de la confiance d'une pauvre fille ?

—Qui je suis, mon enfant, un contrebandier, non pas comme vous, novice et à ses débuts, mais un vieux contrebandier qui...

—Mais quel intérêt aviez-vous à me dénoncer ?

—Un grand intérêt. Grâce à mon air très respectable—je crois l'être aussi, car la contrebande n'est un crime qu'aux yeux des hommes de certaines nations—on ne m'a nullement inquiété, comme vous avez pu le constater vous-même. Or, j'ai sur moi pour quarante mille francs de dentelles, de fort belles dentelles, qui augmentent même beaucoup mon embonpoint, et le fait de vous dénoncer a augmenté encore la confiance que les douaniers avaient en moi.

Il fit une pause—la voyageuse écoutait, ébahie—et continua :

—Vous aviez pour deux cents francs de dentelles. On vous les a confisquées et vous en êtes quitte à bon marché ; vous comptiez sur un bénéfice de cent francs, cela fait trois cents francs, n'est-ce pas ?

—Oui, mais je n'ai plus rien, et ma pauvre mère qui attend cet argent...

Et les pleurs redoublaient.

—Mon enfant, reprit le gros monsieur, la Providence n'abandonne jamais les jeunes filles sages et dévouées comme vous, et prend parfois les formes les plus inattendues pour se manifester. Je suis la Providence. Oh ! entendons-nous, je suis la Providence pour vous en ce moment.

Et, tirant de son porte-feuille un billet de cinq cents francs, il le lui présenta en disant :

—Prenez, mon enfant, prenez et ne me remerciez pas. J'y gagne beaucoup...

Inutile de peindre la joie de la jeune fille et de dire que les sourires remplacèrent bientôt avantageusement les pleurs.

Des histoires de contrebande ! mais on ne finirait pas d'en raconter. C'est comme les histoires de chasse, mais plus vraies.

\*\*\* Les peintres se plaignent de la rareté des types au Canada :

—Pas de types ! Pas de caractères ! ! disent-ils avec amertume et ils n'ont pas tout à fait tort.

Cependant, on en trouve, en se promenant, en regardant et en observant.

Allez dans les rues éloignées des grandes artères commerciales de la ville, dans les rues discrètes, où les passants sont rares et où les voitures ne passent presque jamais, dans ces rues où tout le monde se connaît, où l'on voisine et où l'on parle uniquement de ce qui s'y passe, allez y en été et regardez.

Voyez-vous ces braves gens installés sur le trottoir, assis l'un vis à vis de l'autre et tenant un carré de bois, divisé en beaucoup d'autres petits carrés noirs et blancs, ou rouges et jaunes.

Ce sont des joueurs de dames.

Quand la soirée est chaude, ils sont en manches de chemise, sans chaussures, sur leurs bas, comme ils disent, et restent là tant qu'ils peuvent distinguer leurs ronds de bois et les carrés rouges et blancs.

Autour d'eux se trouvent d'autres amateurs, qui jugent les coups en connaisseurs :

—Bien joué !

—T'es perdu !

—Parlons pas, ça les dérange.

Et les parties succèdent aux parties. On joue jusqu'à la noirceur, jusqu'au moment où l'on n'a plus que le temps de fumer une dernière pipe, avant d'aller au lit.

Le lendemain on recommence, il faut toujours donner une revanche.

—Voyez-vous, monsieur, me disait, un jour, un de ces joueurs, y a deux choses que j'aime dans le monde : le jeu de dames et le cirque. Ah ! le cirque ! !

—Et ta femme ? interrompit un voisin.

—Tais-toi donc. Les créatures, tu sais bien qu'on ne peut pas jouer tout le temps avec.

\*\*\* Mais voici que les jours raccourcissent ferme, les